

1.1.1

Herméneutique de l'appropriation

Sémir BADIR

FNRS – Université de Liège

Avant de devenir éventuellement une « science », c'est-à-dire un *savoir*, l'interprétation est un « art », c'est-à-dire une *pratique*, visant à faire signifier l'objet qu'elle se donne. Mais encore : avant d'être parfois érigée en savoir, l'interprétation dépend tout de même d'un savoir, d'une forme pratique de savoir qui la double et l'enveloppe comme le ferait un maître de danse ; il convient de donner forme et sens à l'acte même du sens. Car on ne peut prétendre à dire *ce que* tel objet signifie, sans que soit, dans le même temps, déterminé *comment* il signifie. Toute interprétation met en œuvre une herméneutique décidant, au moins de manière implicite, des moyens et des enjeux, conditions et visées, de l'interprétation.

Dans le présent essai, je voudrais défendre l'idée que l'appropriation est une visée possible des actes d'interprétation. Donner sens à un texte, à une œuvre d'art, à une action ou à une situation, cela peut consister à les faire siens, à les rendre familiers et appropriés au sujet que l'on prétend vouloir être, et bien souvent le sens n'est que cela : un jugement d'adéquation entre soi et ce à quoi on donne sens. Même juger qu'une chose est étrangère et inappropriée est une manière de la rapporter à soi, « maître-étalon » du sens.

Je ne chercherai pas à nourrir cette idée au moyen d'exemples¹. Il me semble que la question que pose une herméneutique de l'appropriation n'est pas tant celle de son effectivité que celle de la place qu'elle occupe dans une économie générale des visées interprétatives. Je montrerai d'abord qu'une herméneutique de l'appropriation n'est pas une idée neuve, mais qu'elle a déjà fait son chemin dans la littérature herméneutique telle que celle-ci configure une pratique de savoir explicite et raisonnée rattachée à la philosophie. J'observerai pour suivre, sans doute trop brièvement, que ce chemin ne s'est pas tracé sans poser quelques difficultés à la science herméneutique. Mon objectif

1. J'en ai développé un au long d'un article consacré aux genres dans la bande dessinée (voir Badir 2015).

consistera alors à reprendre à nouveaux frais ces difficultés dans un cadre propre aux sciences du langage. Il s'agira de proposer une distribution des pratiques herméneutiques à partir de critères sémantiques empruntés au modèle tensif. L'appropriation trouvera ainsi à être distinguée d'autres visées interprétatives mieux assises, telles la compréhension et l'explication, mais également d'une quatrième visée dont la portée de savoir demeure peut-être inaperçue – que le lecteur n'en réclame pas avant l'heure le dévoilement s'il veut bien admettre le risque inhérent à toute défense d'idée.

1. Présences de l'appropriation dans l'herméneutique

Si l'*appropriation* est bien un terme élu par l'herméneutique philosophique, il faut tout de même pour s'en convaincre lire les textes d'assez près, et comme déjà alerté par le désir de l'y trouver.

Chez Hans Georg Gadamer, sa présence – pour autant que l'on puisse se fier aux traductions – est attestée de façon erratique. En toute apparence, le mot ne conduit pas à une conceptualisation philosophique ; il s'inscrit plutôt dans une série où l'on trouve également les mots *illumination* et *intuition*, laissant entendre la prégnance d'un champ et d'une fonction sémantique. Cette fonction se donne à lire le plus clairement dans le passage faisant suite à une mention du mot :

La tâche la plus noble de l'herméneutique [...] est de montrer que seule l'intégration de toutes les connaissances de la science dans le savoir personnel de l'individu mérite d'être appelé « expérience ». (Gadamer [1968] 1996 : 112)

Chez Paul Ricœur la présence du terme est plus nette. Dans un article intitulé « Qu'est-ce qu'un texte ? » paru initialement en 1970 et repris dans le second volume d'*Essais herméneutiques*, l'appropriation fait l'objet d'une définition, ce qui plaide en faveur de son accession au rang de concept philosophique :

Par appropriation, j'entends ceci, que l'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un sujet qui désormais se comprend mieux, se comprend autrement, ou même commence de se comprendre. (Ricœur [1970] 1986 : 152)

On remarquera que, dans les passages cités, les intentions de Gadamer et Ricœur s'accordent : l'appropriation entre dans un processus interprétatif où elle occupe, à la suite d'autres fonctions, une fonction terminale ; les deux philosophes s'accordent également pour faire de ce processus un processus d'intégration – chaque fonction produite étant intégrée dans la suivante – dont l'agent est le sujet humain en tant qu'individu. L'accord sur ce point entre leurs conceptions respectives a d'ailleurs été souligné par Ricœur lui-même, et si le terme

d'*appropriation* n'a qu'une faible incidence chez Gadamer, ce serait, selon Ricœur, qu'un autre terme y remplit son office, à savoir l'*application* (*Anwendung*), « en souvenir », écrit Ricœur, « de l'*applicatio* chère à l'herméneutique de la Renaissance » (Ricœur 1986 : 185)².

Une commentatrice de l'herméneutique de Ricœur ne s'en tient pas à ce seul écho entre les deux philosophes précités et considère volontiers que le concept d'appropriation – sinon le concept, du moins la notion et sa fonction théorique – est présent dès l'avènement du projet philosophique de l'herméneutique, au début du XIX^e siècle, chez Friedrich Schleiermacher, comme dans sa reprise au tournant du XX^e siècle par Wilhelm Dilthey (Wilhelm 2004 : 769), sans toutefois qu'elle en donne témoignage par leurs écrits.

Par ailleurs, le caractère processuel et intégratif de l'interprétation a fait l'objet de synthèses diverses, accompagnées de graphiques, où l'explication, la compréhension et l'appropriation constituent autant de jalons de ce processus (voir par exemple Ghasemi, Taghinejad, Kabiri & Imani 2011 : 1624 ; Tan, Wilson & Olver 2009 : 6).

De ce bref état des lieux, on retiendra donc que l'appropriation a trouvé sa consistance conceptuelle chez Paul Ricœur mais que son retentissement a été suffisant pour permettre une lecture rétrospective du projet herméneutique où elle aurait dès son origine une place théorique fondamentale.

2. Retour sur le projet herméneutique

Il conviendrait alors de faire retour sur le projet herméneutique dans son ensemble, comme il s'est développé sur deux siècles. Je ne veux présenter ici qu'une synthèse.

Le projet herméneutique a connu d'emblée un volet critique visant à sa justification épistémologique et, par delà l'herméneutique, à la légitimation de ce que les néo-kantiens, Wilhelm Dilthey ou Heinrich Rickert, appellent *Geisteswissenschaften* (« savoirs ou sciences de l'esprit ») sur le modèle des sciences naturelles (*Naturwissenschaften*) mais de manière à rendre l'ensemble ainsi constitué distinct de celui des sciences. La distinction entre les deux groupes de savoirs a été explicitée par les manières possibles d'atteindre la vérité, soit par le moyen de l'explication (*erklären*), soit par celui de la compréhension (*verstehen*). Je laisse Ricœur poursuivre :

2. L'équivalence entre appropriation et application est reconnue par les commentateurs (notamment Wilhelm 2004 : 773), et l'on peut se convaincre de son bien fondé par une propriété commune que Ricœur leur alloue – à la suite de la définition citée (Ricœur 1986 : 170), et dans le commentaire sur le concept d'*Anwendung* (*ibid.* : 185) –, à savoir la propriété d'actualisation. Pour un exemple de l'usage du concept d'application chez Gadamer, voir Gadamer [1968] 1996 : 103.

Dilthey a donné à cette relation la valeur d'une dichotomie. Pour lui tout modèle d'explication est emprunté à une région différente de savoir, celle des sciences naturelles, avec leur logique inductive. En conséquence, l'autonomie de ce qu'on appelle les *Geisteswissenschaften* n'est préservée que si l'on reconnaît le caractère irréductible de la compréhension que l'on a d'une vie psychique étrangère sur la base des signes dans lesquels cette vie est immédiatement extériorisée. Mais, si la compréhension est séparée de l'explication par cet abîme logique, en quel sens les sciences humaines peuvent-elles être dites scientifiques ? Dilthey n'a cessé de se confronter avec ce paradoxe. (Ricœur 1986 : 221)

J'ajouterai, pour ma part, que Ricœur, comme Gadamer avant lui, a soutenu la portée de ce problème au niveau des fondements épistémologiques, ce qui a largement contribué à maintenir l'herméneutique dans l'orbite du discours philosophique, en dépit des prétentions philologiques que les herméneutes ont eues par ailleurs et qui auraient pu, en détachant l'herméneutique de la philosophie, la faire rejoindre sans reste les sciences sociales et humaines, comme cela a été le cas, au tournant du xx^e siècle, pour la sociologie et la psychologie.

Je donnerai très succinctement trois aperçus des développements de ce paradoxe constitutif des sciences humaines dans l'herméneutique contemporaine.

- (1) La constitution de la compréhension face à l'explication repose sur une antinomie que Kant établit entre l'empirique et le transcendantal ou, ce qui revient au même, entre la détermination et la liberté. Une telle antinomie ne peut être dépassée par la Raison (voir Genard 2011, § 7). C'est pourquoi la distinction de la compréhension face à l'explication prend l'étoffe d'une opposition inhérente aux fondements épistémologiques. C'est ce statut de philosophie première que Karl-Otto Apel (2000), dans *La controverse expliquer-comprendre*, s'efforce de rabaisser, en faisant de l'explication et de la compréhension de simples points de vue susceptibles d'être portés sur une même réalité et requérant seulement des méthodologies distinctes.
- (2) Ricœur, pour sa part, entend dépasser le caractère oppositionnel de l'explication et de la compréhension, à quelque niveau qu'on appréhende celles-ci, et considère plutôt une dialectique dans laquelle elles sont rendues complémentaires³. C'est une telle complémentarité que d'autres chercheurs versés dans les applications ont mise en pratique, ainsi qu'évoqué plus haut. Le lien entre l'herméneutique et les sciences sociales est, à cet égard, particulièrement sollicité, dès lors que Ricœur appuie sa position sur la lecture de Max

3. Voir par exemple la conclusion de l'article « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte » : « Finalement la corrélation entre explication et compréhension, et vice versa, constitue le "cercle herméneutique" » (Ricœur 1986 : 236).

Weber, père de la sociologie, et sur le pragmatisme anglo-saxon, de von Wright à Austin (voir Ricœur 1986 : 188).

- (3) Le troisième effet du positionnement paradoxal de l'herméneutique entre sciences et philosophie concerne précisément le concept d'appropriation. Comme celui-ci est appelé à intégrer un processus supporté par une méthode, il fait l'objet d'une valorisation. C'est ainsi par exemple que, selon Genard (2011), l'étape de l'appropriation est assimilée à la dimension *critique* qu'est supposée détenir l'herméneutique : l'appropriation engage la responsabilité de l'interprète et implique une démarche réflexive. Le concept d'appropriation doit alors se défendre des connotations jugées, d'après le projet herméneutique, dévalorisantes que sont le subjectivisme et le psychologisme (v. Ricœur 1986 : 235) pour ne pas qu'il détruise, comme s'en inquiète Ricœur, « le concept même de sciences humaines » (*ibid.* : 236). Une telle défense joue à l'endroit du concept d'appropriation comme une contrainte d'application et va même jusqu'à en appeler à son contraire, la distanciation, de manière à ce que ce soit sur une dialectique de l'appropriation et de la distanciation que se règle le « bien interpréter ».

En fin de compte, la constitution normative est prépondérante dans la conception de l'appropriation par Ricœur, et cette conception caractérise la relecture de la démarche herméneutique dans son ensemble. Ce n'est donc pas seulement par sa pertinence théorique que le concept d'appropriation joue un rôle dans le projet herméneutique ; c'est aussi par sa valeur éthique et déontologique.

3. Herméneutique et sciences du langage

La dimension normative de l'herméneutique a certainement contribué pour une large part à tenir celle-ci à distance des sciences du langage au *xx^e* siècle, jusque dans les développements sémiotiques, où une réflexion sur les actes d'interprétation pouvait difficilement être esquivée. Pourtant, lorsqu'un dialogue finit par se nouer entre sémioticiens et herméneutes, ce n'est pas autour de la notion d'interprétation mais bien, par l'entremise de Greimas et Ricœur, et en fonction de leurs recherches respectives, autour de la notion de récit. Je ne referai pas l'historique de cette rencontre que d'autres ont rapportée⁴. Je veux reprendre le fil d'un dialogue possible entre sémioticiens et herméneutes quand il se recentre sur la notion d'interprétation, à partir des recherches de

4. Notamment Louis Panier (2008) et Anne Hénault (selon une recherche en cours présentée à plusieurs reprises dans les congrès de sémiotique et dont un aperçu peut être trouvé sur le site de l'Association française de sémiotique [www.afsemio.fr], dans une communication intitulée « Quelles pratiques sémiotiques pour quelles médiations ? »).

François Rastier. Le dialogue ne se situe pas alors sur des questions de méthode. L'herméneutique est renvoyée à sa part la plus philosophique, celle d'une réflexion relevant de la philosophie première. J'en prends à témoin la définition qu'en donne Rastier dans le glossaire annexé à *Arts et Sciences du texte* :

herméneutique : théorie de l'interprétation des textes. Issue historiquement de la tâche d'établissement des textes anciens, l'*herméneutique philologique* établit le sens des textes, en tant qu'il dépend de la situation historique dans laquelle ils ont été produits. Quant à l'*herméneutique philosophique*, indépendante de la linguistique, elle cherche à déterminer les conditions transcendantales de toute interprétation. (Rastier 2001 : 299)

L'herméneutique philosophique, comme elle est présentée ici, ne correspond qu'à la ligne heideggerienne, celle qu'a suivie Gadamer et que prolonge également, en guise de programme alternatif, la déconstruction de Jacques Derrida⁵ ; encore n'en retient-elle que la part la plus spéculative. Le débat théorique que Rastier introduit jusque dans la définition de l'herméneutique par une dissimilation entre herméneutique philologique (supposée correspondre à l'école de Schleiermacher) et herméneutique philosophique vise le statut des conditions d'interprétation : historiques pour les « philologues », transcendantales pour les « philosophes ». Précisons en outre que Habermas comme Ricœur, et même Hans-Robert Jauss (dont la théorie de la réception peut aussi se faire valoir comme programme alternatif à l'herméneutique), ont énoncé au moins un autre type de ressources aptes à qualifier l'interprétation, dérivées des jeux de langage de Wittgenstein, à savoir les conditions *pragmatiques*.

Ce que Rastier envisage – et ma dernière remarque ne fait que renchérir dans le même sens –, c'est la possibilité d'une *pluralité* d'herméneutiques. À la fois par désintérêt pour le projet lui-même et en raison de la visée descriptiviste qui est la sienne, le sémioticien est ainsi amené à faire fi des prétentions scientifiques et normatives qui animent le débat entre philosophes herméneutes et préconise en revanche d'établir une diversité de choix possibles au sein de l'herméneutique, selon le type de textes (bibliques, juridiques, littéraires, philosophiques), selon le « paradigme » (matérialiste, ontologiste...) et selon la visée de l'interprétation (expliquer, comprendre, s'approprier, critiquer ; ou : visée irénique, polémique, dialectique...). En somme, tout un jeu de

5. La discussion a d'ailleurs été bien plus nourrie, car plus intéressée, au sein du champ philosophique, entre Gadamer et Derrida, qu'elle ne l'a été avec aucun interlocuteur issu de la linguistique. Sur les rapports entre herméneutique philosophique et déconstruction, voir les deux articles de Gadamer datant respectivement de 1985 et 1986 et repris dans l'ouvrage de 1996 : « Destruction et déconstruction » (Gadamer [1968] 1996 : 139-154), et « Déconstruction et herméneutique » (*ibid.* : 155-167).

parcours (Rastier 2001 : 109), de *stratégies* (*ibid.* : 112), de *régimes*, de *fonctions*, de *structures*, de *modes* (*ibid.* : 120) à travers lesquels Rastier « sémiotise » l'herméneutique et rend compte, à travers l'analyse du champ de ses possibilités, des *pratiques de sens*, soit que l'interprétation (comme cherche à la définir l'herméneute) n'en représente qu'une modalité parmi d'autres, soit que l'interprétation (comme pourrait la considérer un linguiste) chapeaute toutes les modalités de pratiques de sens sans avoir à en privilégier une, en tout cas d'un point de vue strictement théorique.

De ce programme de description sémiotique des pratiques herméneutiques, Rastier a développé l'étude de deux régimes traditionnels qu'il a posés de manière contrastive, et même de manière opposée si l'on prête foi à leur dénomination : le régime herméneutique de la *clarté* et celui de l'*obscurité*. Je renvoie à *Arts et Sciences du texte* (*ibid.* : 112-124) pour leur présentation, car si j'en parle ici c'est uniquement parce que la dualité posée entre ces deux régimes herméneutiques recoupe la distinction entre explication et compréhension. Une herméneutique de la clarté suppose que le texte a un sens (clair et littéral) qu'il suffit d'expliquer en passant, au besoin, par la résolution de difficultés locales. Une herméneutique de l'obscurité suppose en revanche des raisons pour l'équivoque et la pluralité du sens, raisons liées bien souvent aux intentions de l'auteur et, plus globalement, aux contraintes de l'autorité symbolique qui se porte garant de la production et de la diffusion textuelle : volonté de cacher ou de compliquer, motifs socio-historiques de distance ou de déficit de l'accès au sens (*v. ibid.* : 120)⁶.

Cette homologation entre explication et compréhension, d'une part, et régime de clarté et régime d'obscurité des pratiques de sens, d'autre part, me paraît d'autant plus éloquente que le dualisme des régimes dégagés de la tradition se laisse résorber dans un régime unique, celui de la difficulté (ou de la complexité) dont il convient, selon Rastier, d'évaluer la gradation et la tension (*ibid.* : 122), d'une manière somme toute analogue à l'effort de dialectisation que Ricœur a mené à l'égard de l'explication et de la compréhension.

4. Vers une sémiotique tensive des pratiques herméneutiques

6. Mentionnons que Ricœur également a proposé une lecture sémiotique de la dualité expliquer – comprendre, considérant que l'explication visait, dans le cadre du parcours génératif de la sémiotique narrative, l'étude des niveaux sémantiques de surface, tandis qu'à la compréhension reviendrait la révélation d'une « sémantique profonde » (Ricœur 1986 : 232). L'hypothèse est à mes yeux peu convaincante mais elle a néanmoins l'intérêt d'étendre à une analyse de type linguistique (sémiotique) la complémentarité que Ricœur a cherché à établir entre explication et compréhension.

C'est la reprise de cette sémiotisation des pratiques de sens, comme elle se dégage de concepts et d'enjeux propres à l'herméneutique, que je voudrais à présent proposer, afin de la compléter, en y incluant l'appropriation, et de rendre plus systématique sa description.

Je commencerai par rappeler succinctement les normes épistémiques en fonction desquelles on peut procéder à cette entreprise de sémiotisation.

- (1) Dès lors que la visée sémiotique est descriptive, la variété est première. Elle n'est pas construite mais considérée comme donnée. On tiendra donc, toute normativité mise à part, que ce soit dans l'ordre des compétences ou dans celui des objectifs, que toutes les interprétations se valent *a priori* et qu'elles demandent à être décrites à partir de leur variété (et non à partir de ce qu'elles « devraient » être, selon une autre visée que descriptive).
- (2) Décrire une variété, c'est supposer la possibilité d'une analyse. C'est rendre compte de *mélanges* à partir d'opérateurs de *tris*, pour reprendre ici les termes généraux choisis par Claude Zilberberg (2012 : 68). Les objets résultant d'une opération de tri n'ont pas le même statut que les mélanges qu'ils décrivent à partir de la variété : ces objets sont *formels*. La description des pratiques de sens ne conduit pas à une répartition entre elles mais rend compte des conditions et des enjeux différenciés qui les gouvernent, notamment à travers cette différenciation même.
- (3) Les critères de la différenciation sont maximalisés et généralisés dans le but d'une description aussi simple que possible. Il ne s'agit donc pas de prévoir, si cela était possible, tous les paramètres susceptibles de rendre compte de la variété des pratiques de sens mais de sélectionner, par une réduction drastique, ceux qui donnent à voir une structuration générale optimisée.
- (4) Enfin, la description par une structure dite « tensive » a cet intérêt supplémentaire d'indiquer des complémentarités (des « dialectiques ») probables, et d'autres improbables parce qu'injustifiables à partir du modèle théorique qui gouverne son efficience.

Les pratiques de sens sont des mélanges où peuvent intervenir des interprétants qui tiennent lieu de *sujets* et des interprétables qui tiennent lieu d'*objets*. Il est admis que l'axe de l'intensité est relatif au sujet. Dans le cadre praxéologique qui est le nôtre, j'en ferai un axe de *subjectivation* ; et comme le sens est généralement mobilisé dans une expérience de différenciation, je tendrai cet axe entre les valences d'*analyse* et de *synthèse*, en ce sens que l'analyse, atone du point de vue de cette expérience différenciative, divise le sens en en construisant une homogénéité par défaut, alors que la synthèse, tonique, catégorise le

sens, quitte à le rendre hétérogène, c'est-à-dire en chargeant de « valeurs », d'un sens supplémentaire la pratique différenciante elle-même. L'explication, selon ces valences, est du côté de l'analyse tandis que la compréhension et l'appropriation sont du côté de la synthèse, engageant un sujet et rapportable à des intentions, qu'elles soient ou non délibérées, en accord avec la tradition herméneutique quant à l'usage contrasté qui est fait de ces termes. L'axe de l'extensité sera celui de l'*objectivation*, dont la valence de diffusion et d'éloignement, pour les pratiques de sens, est constituée par les niveaux d'opération *méta*, en regard de quoi la valence de concentration et de rapprochement peut être attribuée aux niveaux d'opération dits *non méta*.

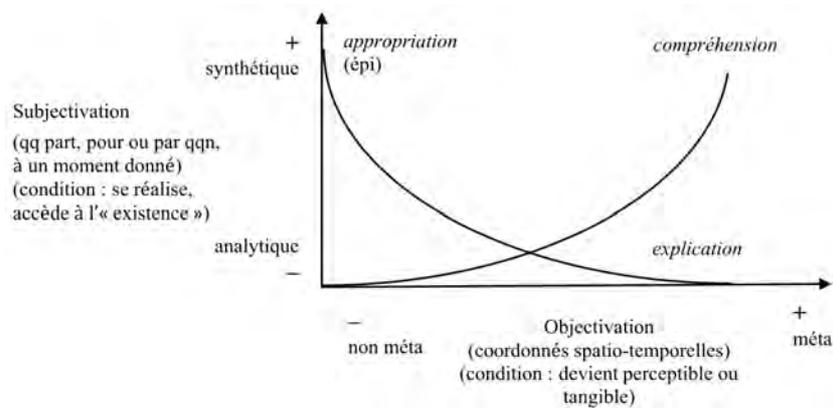


Figure 1. Schéma tensif des pratiques de sens

Les opérations méta déplient le sens en étendue synchronique comme diachronique, c'est-à-dire qu'elles considèrent leur historicité, leur socialité et leur géo-culturalité comme autant de « coordonnées » à établir, employant pour ce faire des techniques elles-mêmes différenciantes. Ce sont de telles opérations qui permettent, notamment, l'objectivation de la production de sens distinctement de sa réception (par exemple sous les dénominations différenciatrices de *document*, *texte*, *œuvre*, ainsi que Rastier le propose – v. Rastier 2014). Les opérations non méta, pourvu qu'on puisse encore distinguer un processus dans leur pratique de sens, sont au contraire dépourvues de techniques, elles pratiquent le sens, par réserve ou par activation, comme « us et coutumes ». L'habitude, la transmission ou la tradition suffisent à leur opérabilité.

Les valences polarisant l'axe extensif permettent de rendre compte de la dialectique entre appropriation et distanciation que Ricœur avait imparfaitement dégagée. Il n'y a pas lieu d'estimer en effet que l'appropriation du sens, en tant qu'elle constitue l'acte d'interprétation

d'un texte, ou plus généralement d'une œuvre, implique sa compréhension, ni d'ailleurs qu'elle soit présupposée par la compréhension, même si les *parcours* allant de l'appropriation à la compréhension et *vice versa* sont théoriquement prévisibles et empiriquement vraisemblables.

Les deux acceptions que le *Trésor de la langue française informatisé* recense pour *appropriation* sont applicables aux pratiques de sens et laissent bien distincte de la compréhension : que ce soit l'adaptation de quelque chose à un usage déterminé (acception 1) ou l'action de faire une chose sienne (acception 2), l'appropriation se distingue de la compréhension par son caractère non technique et non réflexif (je préfère éviter la qualification d'« intuitif », laquelle laisse trop peu de champ à la dimension sociale et culturelle des sujets interprétants). Dans la mesure où l'appropriation conduit à des représentations (subjectives et non objectivantes, c'est-à-dire inconscientes ou strictement pratiques), on pourra qualifier le niveau de ses opérations d'*épi*, sur le modèle du *distinguo épilinguistique* – métalinguistique proposé par Culioli ([1968] 1999 : 19) et réaménagé depuis (Klinkenberg 1996a ; Badir 2014).

La structuration tensive, comme la figure 1 la présente, ne fait pas que trier des types d'actes interprétatifs. Elle donne également à voir des zones : zone du sujet (appropriation et compréhension) et zone de l'objet (compréhension et explication). En outre elle laisse prévoir des parcours : parcours de subjectivation ou d'objectivation selon la visée de l'interprétant et selon les croyances épistémiques de sa collectivité. Ces parcours se donnent déjà à comprendre si l'on rend aux pratiques d'interprétation leur mouvement syntaxique : *comprendre* et *expliquer* sont des verbes transitifs, *s'approprier*, un verbe pronominal non réfléchi, ramenant à soi un objet qui n'est pas initialement inclus en soi. Les zones peuvent également être édifiées par le comportement syntaxique de ces verbes : *se comprendre* est, au singulier (par exemple dans *je me comprends*), un pronominal réfléchi, *s'expliquer* peut être, quant à lui, un pronominal ou bien réfléchi (*je m'explique* :) ou bien non réfléchi (*je ne m'explique pas que*). Au vu de la pronominalisation, la part du sujet est ainsi plus grande dans *comprendre* que dans *expliquer*.

La compréhension résulte d'un double parcours, tout à la fois d'objectivation (vis-à-vis de l'appropriation) et de subjectivation (vis-à-vis de l'explication), ce qui laisse la possibilité de la construire en une position d'équilibre « dialectique ». Entre appropriation et explication, en revanche, la corrélation est inverse (plus il y a d'acte synthétique subjectivant, moins il y a d'objectivation outillée, et *vice versa*) et aucun parcours allant de l'une à l'autre directement n'est justifiable.

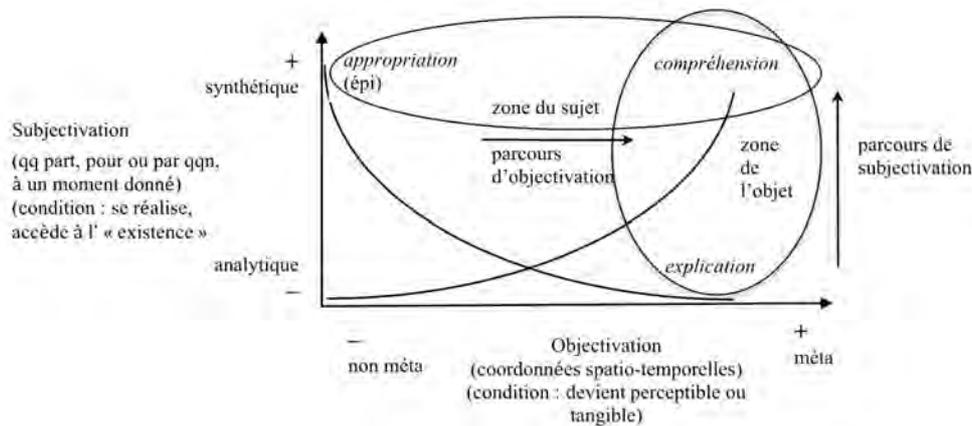


Figure 2 : Zones et parcours au sein des pratiques de sens

5. Perspectives de recherches

Je voudrais, pour finir, évoquer quelques perspectives de recherche rendues possibles par l'essai de structuration tensive qui a été tenté ici sur les pratiques de sens.

5.1 Herméutique et poétique

Je ne ferai qu'ouvrir la première, sans m'y engager, car c'est la plus large et aussi la plus prévisible. La structuration de l'intensité et de l'extensité, comme elle a été définie par les valences de la synthèse et de l'analyse, d'un côté, du méta et du non-méta, de l'autre, a un caractère abstrait et général qui permet de laisser en suspens toute visée – métaphysique, épistémologique ou méthodologique – tout en saisissant les paramètres de leur homologation. De même les valeurs, qui sont les produits de ces valences, ne présupposent pas de champ empirique particulier et pourraient être appliquées bien au-delà des textes, à toutes les formes de production culturelle (notamment les films, les pièces musicales et radiophoniques, les performances artistiques et les spectacles, les tableaux, les photographies, les œuvres audiovisuelles et vidéoludiques, les œuvres multimédias, les bandes dessinées, etc.).

Cette structuration est si générale qu'elle est applicable tant aux pratiques d'interprétation du sens qu'aux pratiques de production du sens (pour autant d'ailleurs qu'on admette que les unes demandent à être différenciées des autres).

Des notions ordinairement employées en poétique, comme les notions de *thème* ou de *genre*, de même que les concepts de catégorisation propres à la linguistique textuelle et à la sémiotique, tels que les

concepts de *type textuel*, d'*isotopie* ou de *réseau lexical*, ne sont pas moins situables que les actes interprétatifs. Et, certainement, on peut trouver des correspondances, ou au moins des affinités, entre tel type d'acte interprétatif et telle notion de catégorisation sémio-poétique. C'est dans cette perspective que, dans un autre travail (Badir 2017), j'ai montré que la notion de genre se situait au plus près de la pratique d'appropriation du sens, quoique son objectivation (c'est-à-dire son écrasement sur un concept objectivant de type textuel) ait été tentée au moins depuis les commentateurs aristotéliens de la Renaissance. La définition que Greimas et Courtés en donnent dans *Sémiotique 1* entre en accord avec l'étude que j'en ai proposée, montrant que parmi les sémioticiens au moins l'usage savant de cette notion lui conserve la place qu'elle occupe dans l'usage ordinaire :

Genre. 1. Le genre désigne une classe de discours, reconnaissable grâce à des critères de nature sociolectale. Ceux-ci peuvent provenir soit d'une classification implicite qui repose, dans les sociétés de tradition orale, sur une catégorisation particulière du monde, soit d'une « théorie des genres » qui, pour nombre de sociétés, se présente sous la forme d'une taxinomie explicite, de caractère non scientifique. Une telle théorie [...] n'a rien de commun avec la typologie de discours qui cherche à se constituer à partir de la reconnaissance de leurs propriétés formelles. (Greimas & Courtés 1979 : 164)

Dans le même ordre d'idées, le thème, comme le pratique un Bachelard (1957, 1960) ou le Barthes des cours au Collège de France (2002a, 2002b), est à placer à mi-chemin entre appropriation et compréhension, en fonction d'une objectivation synthétique non homogénéisante (un thème est par définition ouvert aux variations, celles que retient le sujet producteur de sens). Les types textuels et plus largement discursifs correspondent à des actes synthétiques savants et sont tenus pour des objectivations des actes interprétatifs portant sur les textes et les discours. Les isotopies et les structures dites « profondes » (ou « structures élémentaires de la signification » selon Greimas 1966) dépendent plus directement que les types textuels des éléments d'une analyse sémantique mais en exerçant sur eux une synthèse visant leur cohésion syntagmatique (dans le cas des isotopies) ou paradigmatique (les structures profondes)⁷, alors que les réseaux lexicaux et les structures sémantiques par cooccurrences lexicales produisent des repérages de production de sens qui se veulent le plus analytiques possible.

⁷ Cette visée plutôt explicative de la sémiotique a été reconnue à la fois par Ricœur et par ses interlocuteurs sémioticiens dans un numéro des Nouveaux actes sémiotiques consacré au rapport entre herméneutique et sémiotique (Ricœur 1990 ; Fontanille 1990 ; Zilberberg 1990).

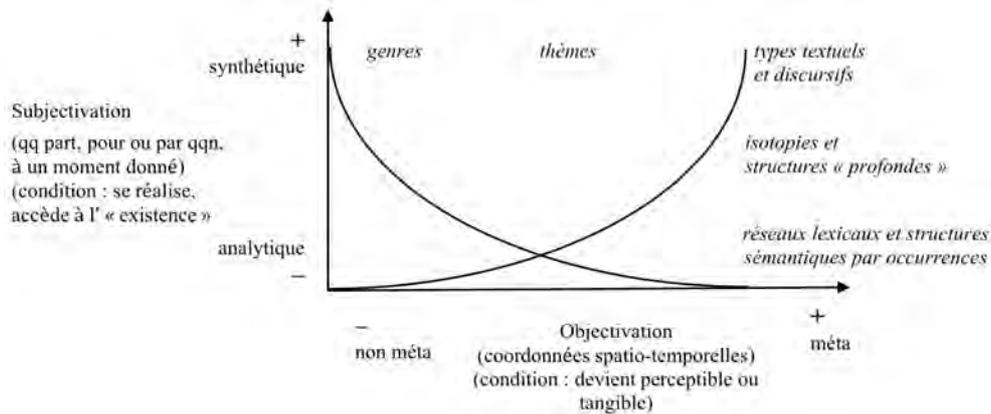


Figure 3 : Répartition tenseive de concepts de catégorisation des productions textuelles

5.2 Un quatrième type d'acte interprétatif

La deuxième piste de recherche est directement suscitée par la structuration tenseive et la maximalisation des valences : y a-t-il une pratique de sens qui puisse correspondre à une analyse non méta ?

Je n'ai pas trouvé dans la littérature herméneutique d'éléments pour former une telle hypothèse, et la visée normative de l'herméneutique (philosophique comme philologique) suffit à expliquer ce manque : une analyse non outillée, qui ne correspond ni aux désirs d'un sujet ni aux exigences d'une objectivation, ne saurait préparer au bien interpréter. J'ai pensé alors recourir à la réflexion entreprise par Jean-Marie Klinkenberg sur les différentes réactions possibles face à un phénomène d'allotopie⁸. Les réactions pointent bien, en la localisant sur la question de reconnaissance des figures de rhétorique, la diversité des pratiques de sens. Klinkenberg (1996b : 12-13) relève cinq types de réactions : (1) la non-conscience, (2) l'erreur (accidentelle et corrigible), (3) l'activation d'un écart proprement rhétorique (avec son travail de réinterprétation), (4) la conventionnalisation et (5) la non-interprétabilité. Seuls les types (3) et (4) reconnaissent l'allotopie pour telle : l'interprétation rhétorique « comprend » l'ouverture du sens qu'elle suscite, tandis que la conventionnalisation l'« explique » par un usage normalisé (tel ce critique qui considérerait que Saint-Pol Roux, en parlant de « mamelle de cristal », *voulait dire* « bouchon de carafe » – on se souvient comment Breton a mouché le critique – ; mais tel aussi le savant qui, usant de

8. Le concept d'allotopie sert de pendant à celui d'isotopie. Un phénomène d'allotopie survient quand le principe de cohésion est ponctuellement mis en défaut dans le texte (ou tout autre objet sémiotique : image, pièce musicale...).

métaphores, entend néanmoins renvoyer à des concepts nettement définis dans son champ de référence). Juger que l'allotopie est une erreur (2) et qu'il convient de la corriger revient à rendre propre ce que l'on juge impropre, à faire sien, entièrement et spontanément, ce que l'on tient pour étranger ; en tant que pratique de sens, cela correspond par conséquent à une appropriation. Restent les types de réactions (1) et (5). Or on peut considérer que ces réactions expriment, selon des valences phoriques différenciées, un même type de comportement à l'égard du sens : ou bien, euphoriquement, le sens est si bien accepté qu'aucune distanciation n'est perçue entre soi et le texte allotope ; ou bien, dysphoriquement, la distance paraît si grande que toute activation de sens est abandonnée. Dans les deux cas, non-conscience de la présence d'un élément allotope ou rejet de toute possibilité d'interprétation, la distinction des zones de valeurs du sujet et de l'objet s'abolit. Je prendrai le risque de désigner cette pratique de sens, en quelque sorte « négative », par un antonyme possible de l'appropriation, à savoir *l'aliénation*, en retenant, pour m'en justifier, parmi les définitions du *Trésor de la langue française informatisé*, ces trois-ci (je les raccourcis) :

- fait de devenir étranger à soi-même ;
- altération passagère du jugement ;
- fait de devenir étranger ou hostile à d'autres, lesquels sont considérés comme responsables de cet éloignement.

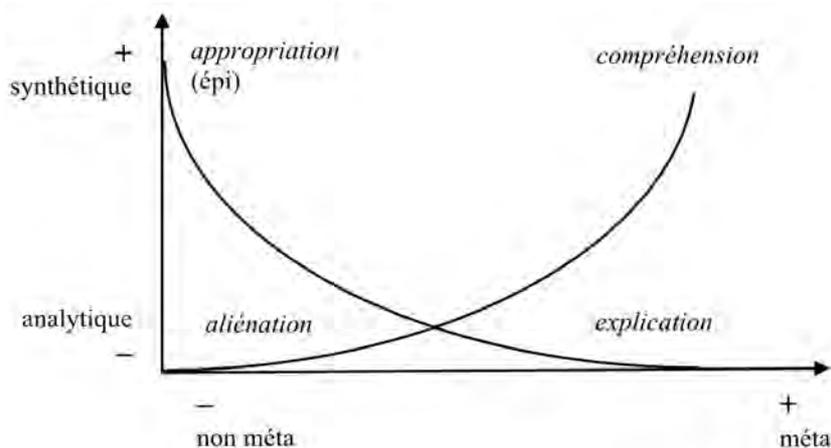


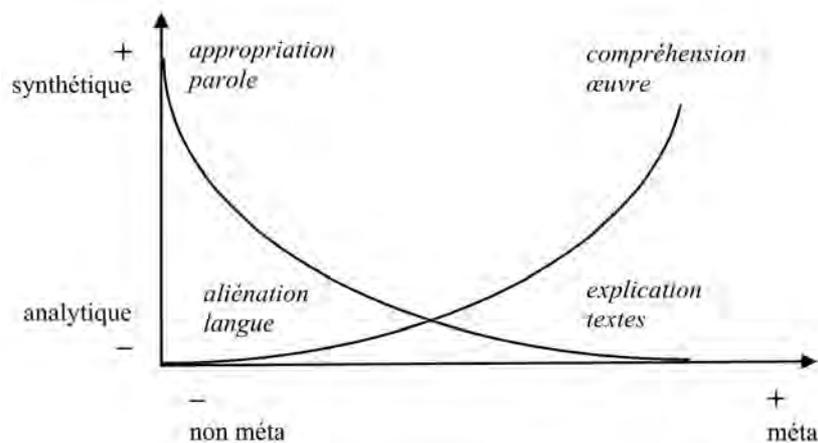
Figure 4 : Schéma tensif complété des pratiques de sens

Il y aurait ainsi quatre groupes de conditions et d'enjeux des pratiques de sens, identifiables, notamment, à travers les questions qu'elles portent, implicitement ou explicitement :

- *aliénation* : est-ce que je comprends ça ? est-ce que j'aime ça ? (l'évaluation sommaire comme degré zéro de l'interprétation d'une œuvre artistique)
- *appropriation* : est-ce que ça me parle ? est-ce que je peux en faire quelque chose ?
- *compréhension* : qu'est-ce que ça veut (me) dire ?
- *explication* : comment ça dit ?

5.3 Pratiques de sens et objets linguistiques

Enfin, pour revenir aux sciences du langage et à une question théorique fondamentale d'un point de vue épistémologique, voire d'un point de vue ontologique, je voudrais tenter d'apparier les types de pratiques de sens aux différents objets que les linguistes (en ce compris les grammairiens, les philologues et les sémioticiens) se donnent et tiennent, d'une manière ou d'une autre, pour « réels ».



J'espère que les correspondances de cette homologation structurelle, qu'il serait bien délicat d'argumenter, pourront donner à méditer. Juste un mot sur chacune d'elles.

- L'*explication de texte*, on l'a vu, est une locution consacrée par l'institution scolaire.
- La *compréhension des œuvres* me paraît être parfaitement isotopique en raison de la valeur ajoutée que les deux notions ont en partage.

- C'est bien la *langue* qui fait de chaque locuteur un sujet clivé, un sujet accueillant (et parfois rejetant) l'autre en soi.
- Et le moyen de son appropriation réside bien dans la *parole*, en particulier si l'on considère ses capacités performatives qui font dire à Gilles Deleuze et Félix Guattari que tout acte de parole est régi par des présupposés qui en font des « mots d'ordre » (Deleuze & Guattari 1980 : 100). Autrement dit, et pour clore avec Ricœur, l'appropriation *actualise* le sens, elle en fait un événement *comme une parole* (Ricœur 1986 : 172).

Ouvrages cités

- APEL Karl-Otto, 2000, *La Controverse expliquer-comprendre*, Paris, Cerf.
- BACHELARD Gaston, 1957, *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BACHELARD Gaston, 1960, *La Poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BADIR Sémir, 2014, *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion.
- BADIR Sémir, 2015, « Interpréter la bande dessinée selon ses genres », dans D. Ablali, D. Ducard et S. Badir, *En tous genres. Normes, textes, médiations*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, p. 165-174.
- BADIR Sémir, 2017, « Enjeux de la notion de genre en sémiotique », *Semiotica* [en ligne].
- BARTHES Roland, 1978, « Leçon » dans *Œuvres complètes*, t. 5, Paris, Seuil, p. 427-446.
- BARTHES Roland, 2002a, *Comment vivre ensemble*, Paris, Seuil & IMEC.
- BARTHES Roland, 2002b, *Le Neutre*, Paris, Seuil & IMEC.
- CULIOLI Antoine, 1968, « La formalisation en linguistique », *Cahiers pour l'analyse*, n° 9, Paris, Seuil, p. 106-117 ; repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation, 2. Formalisation et opérations de repérages*, Paris, Ophrys, p. 17-30, 1999 ; réimpr. Limoges, Lambert-Lucas, 2019.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, 1980, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit.
- FONTANILLE Jacques, 1990, « Notes sur le parcours cognitif », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 7, p. 21-31.
- GADAMER Hans Georg, 1968, « Klassische und philosophische Hermeneutik » ; tr. fr. par J. Grondin, « Herméneutique classique et philosophique », dans *La Philosophie herméneutique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- GENARD Jean-Louis, 2011, « Expliquer, comprendre, critiquer », *SociologieS* [en ligne].
- GHASEMI Ali, TAGHINEJAD Mohaddeseh, KABIRI M., IMANI Mohsen, 2011, "Ricoeur's Theory of Interpretation: A Method for Understanding Text (Course Text)", *World Applied Sciences Journal*, vol. 15, n° 11, p. 1623-1629.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

- GREIMAS Algirdas Julien et COURTES Joseph, 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HENAULT Anne, 2016, « Quelles pratiques sémiotiques pour quelles médiations ? », dans D. Bertrand, M. Colas-Blaise, I. Darrault-Harris et V. Estay Stange, *Sens et Médiation. Actes du congrès de l'AFS 2015*, Association française de sémiotique [en ligne], p. 132-143.
- KLINKENBERG Jean-Marie, 1996a, *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck.
- KLINKENBERG Jean-Marie, 1996b, *Sept Leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, Gref.
- PANIER Louis, 2008, « Ricoeur et la sémiotique : une rencontre “improbable” ? », *Semiotica*, n° 168, p. 305-324.
- RASTIER François, 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER François, 2014, « La sémiotique du texte, du document à l'œuvre », dans D. Ablali, S. Badir et D. Ducard (éds), *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 19-39.
- RICŒUR Paul, 1970 « Qu'est-ce qu'un texte ? », repris dans *Essais d'herméneutique 2, Du texte à l'action*, Paris, Seuil, p. 137-160, 1986.
- RICŒUR Paul, 1986, *Essais d'herméneutique 2, Du texte à l'action*. Paris, Seuil.
- RICŒUR Paul, 1990, « Entre herméneutique et sémiotique », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 7, p. 3-19.
- TAN Heather, WILSON Anne and OLVER Ian, 2009, “Ricoeur’s Theory of Interpretation: an Instrument for Data Interpretation in Hermeneutic Phenomenology”, *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 8, n° 4, p. 1-15.
- WILHELM Jane Elisabeth, 2004, « Herméneutique et traduction : la question de “l'appropriation” ou le rapport du “propre” à “l'étranger” », *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 49, n° 4, p. 768-776.
- ZILBERBERG Claude, 1990, « Brève réponse à Paul Ricoeur », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 7, p. 33-45.
- ZILBERBERG Claude, 2012, *La Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège.